LOUIS-JOSEPH DOUCET

AU BORD DE LA CLAIRIÈRE

PETITS POÈMES EN PROSE ET AUTRES.

Toutefois, quand on était là-haut, si éloigné des hommes, toutes les poitrines se dégonflaient. Une extase générale, en face du soleil couchant, s'emparait des âmes. On oubliait la fatigue ; on s'épanchait en prose et quelquefois en vers ; on tendait les bras à l'espace comme à l'avenir.

LOUIS ULBACH.



QUÉBEC
L'AUTEUR ÉDITEUR.
142, rue des Stigmates, 142

1916

DU MÊME AUTEUR



POÉSIE

“La Chanson du Passant”	en	1908
“La Jonchée Nouvelle”	“	1910
“Ode au Christ”	“	1910
“Sur les Remparts”	“	1911
“Les Palais Chimériques”	“	1912
“Les Grimoires”	“	1913
“Près de la Source”	“	1914
“Les Sépulcres Blanchis”	“	1915
“La Chanson du Passant 2e édit.”	“	1915
“Palais d'Argile”	“	1916

PROSE

“Contes du Vieux Temps”	“	1910
“Pages d'Histoire”	“	1914

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

AU BORD DE LA CLAIRIÈRE

✻

Au bord de la clairière est un poste d'observation et de rêveries, de rêveries surtout, puisque la paix de la bonne nature, plus longtemps qu'ailleurs, s'y fait sentir. Et c'est de ce coin de bois, d'un côté, et d'horizon de l'autre, horizon irrégulier, un peu immaginaire aussi, que j'ai cru pouvoir faire éclore les bribes littéraires que voici : petits poêmes en prose et en vers, maladroits et sincères, fantaisistes ou vrais, mais toujours empruntés de l'heure qui fuit et, même, du jour qui s'immole dans un regret, regret de celui qui se plaint de ne pouvoir donner plus dans la traduction d'une pensée plus libre, et aussi plus austère.

Mais, je le sens, qu'il existe pour d'autres des notions d'un art plus complet, pour moi, je ne

possède toujours que celui de la contemplation de paysages silencieux, des couchants dorés et du sommeil des solitudes.

Et quant à l'expression, par ailleurs, des choses qui passent dans le temps et qui parfois se renouvellent, n'est-ce pas un droit presque absolu de les voir à notre manière et de les exprimer à notre goût ?

Le nuage qui navigue dans l'azur ne se présente-t-il pas comme le vent le pousse ? Et les arbres qui croissent dans les bois, n'ont-ils pas droit à leur écorce ? N'arrêtent-ils pas de grandir selon leur nature et les climats ? De là ma croyance en l'art simple et varié comme les herbes des champs et les plants de nos forêts.

Si la rhétorique est une science, le cœur et la vision des choses n'ont pas d'art, mais des qualités qui les grandissent.

La rhétorique est un mot, le phraseur est un homme, et si celui-ci ne peut vivre sans celui-là,

le mot ne vit pas sans la bouche humaine qui le prononce.

Et mes petits poêmes auront donc la valeur que leur prêteront les lèvres et la langue qui savent bien prononcer ; ils leur faut aussi, non seulement des yeux qui savent voir, mais en même temps des cœurs qui les ressentent et qui les comprennent, autrement ils resteront sur la "défensive."

⚜

****

MATIN DE SOLEIL

*

Le jour monte, rayonnant et superbe, et déploie sur les monts et la rivière l'amour de sa clarté, semant ses gloires comme un semeur sème ses blés.

Une douceur de vivre s'empare de l'être, et l'on ne comprend pas qu'on ait pu conserver déjà une rancune en son âme, ne fut-ce que peu de temps, quand le regard contemple tant de beauté contenue dans la lumière du jour. Le chemin gris s'enfuit, comme un ruban qui se déroule, vers la plaine. Les troupeaux sont si loin qu'on les voit tout petits ; les chevaux et les vaches ne sont, certes, plus gros que des moutons et ceux-ci ressemblent à des chats.

Douceur de vivre, amour de la nature, évoca-

tion du voyage et de l'azur des horizons, vous êtes à vous seuls des études profondes.

Tous les livres d'un pays ne peuvent, à force de vous décrire, rasséréner comme vous les fronts fatigués et les consciences nerveuses.

Beautés des paysages, vous planez sur des baumes qui guérissent toute souffrance.

Et les yeux lassés de pleurer se reposent en vous parcequ'ils comprennent que le soleil qui éclaire votre mystère est le flambeau du Dieu souverain.

Celui qui vous comprend bien ressent en son être une voix qui veut crier, par sa bouche, la joie qui console et des mots en grand nombre pour chanter la vie des champs.

O lumière, douce lumière des matins, je puis mourir en toi et ma mort serait une bonté pour mon cœur qui t'aime !

L'herbe tendre du sol, et la feuille qui tremble aux branches des peupliers sont éphémères,

mais elles disent leur merci à la terre et au ciel d'avoir vécu, même aux jours de la défeuillaison.

Merci, Seigneur de nous faire goûter dès ici-bas à ton souffle de vie !



EN MARGE DE VICTOR HUGO

O victor Hugo ! toi qu'on nous a si souvent représenté comme un être dangereux, je t'admire, j'admire tes paroles de paix, tes conseils de bonté, ton verbe si robustement humanitaire ; tu disais :

" Vie, harmonie, amour, joie, hyménée, aurore.
" L'avenir n'est pas noir ; c'est le matin qui dore
" Et remplit de clarté rose les petits doigts
" Du nouveau-né riant dans sa crèche ; et tu dois
" Vouloir cet avenir éblouissant et juste ;
" Tu dois, ferme, appuyé sur le travail robuste,
" Réclamer le paiement de tes efforts, tu dois
" Protéger ton foyer, et faire face aux lois,
" Si leur sagesse fausse à tes droits est contraire,
" Et nourrir ton enfant, mais sans tuer ton frère !
" Sans blesser la patrie et meurtrir la cité !
" L'idéal ne veut point mêler à sa clarté
" La Saint-Barthélemy et les Vendémiaires ;
" Les principes sereins sont de hautes lumières ;
" Dans la Terre Promise on ne met pas la mort ;
" L'espérance n'est pas faite pour le remord ;
" Peuple, sur le cloaque informe du carnage,
"Quel que soit le tueur, sais-tu ce qui surnage ?
" C'est la honte.—

En effet, Victor Hugo n'a jamais pris la responsabilité d'inciter au mal ; il a prêché la bonté, l'inlassable bonté. S'il a eu des mots de haine, ce fut seulement contre les usurpateurs comme Napoléon III qui, après avoir prêté serment à la République, l'a trahie. Après tout, à y songer de près, la République n'est pas un pouvoir plus mauvais qu'un autre, et Lamartine a affirmé catégoriquement, et je le crois, que "Partout le travail est républicain, et l'oisiveté est monarchique." Oui, l'homme robuste et honnête qui n'aime pas à jeter sur d'autres épaules que sur les siennes la responsabilité d'une vie bien gagnée, sans détour, sans exploitation quelconque des naïves superstitions, garde dans son cœur droit et dans sa conscience éclairée la grande modération de caractère, et ménage jusqu'à un certain point, son admiration, son enthousiasme devant les trônes terrestres, et les chatoyantes promesses,

et les apparats des grandeurs qui veulent éblouir nos pauvres regards.

Et pour faire face aux lois sans blesser personne, les moyens ne sont pas nombreux, c'est le veto paysan, le droit de donner son vote. Mais les rois à la manière des Kaisers ou Césars, les deux mots sont de même nature, ne laissent pas cette prérogative à leurs sujets. Et l'on n'oublie pas, une fois appris, que le fait de vouloir monter sur le trône, pour Napoléon III, a coûté cent mille têtes à la France. C'est cher, c'est payer trop cher l'ornement d'un trône impérial qui coûta l'Alsace et la Lorraine à la belle France opprimée, abandonnée ensuite. Le 18 brumaire, (le 9 novembre 1799) date à laquelle Napoléon I s'emparait du pouvoir, avait coûté meilleur marché. Le grand Napoléon, l'oncle de Napoléon III, au moins a payé son audace en monnaie de gloire. La Saint-Barthélemy, massacre des protestants, qui eut lieu le jour de la Saint-Bar-

thélemy, 22 août 1572, fut le plus triste encore et plus affreux parce que ce massacre n'eut pas l'excuse de l'ambition du pouvoir. Seulement, il n'a pas d'excuse, moins qu'une excuse. Ce qui le fit se produire fut ce qui aurait dû l'empêcher, le prévenir, ce fut le fanatisme religieux, c'est au nom de la religion qu'on tua. La fureur du bien équivalait bien alors, comme aujourd'hui d'ailleurs, à la fureur du mal. Ceci se passait sous Charles IX, le lendemain des fêtes splendides, à l'occasion du mariage de celui qui devint plus tard Henri IV et qui s'appelait Henri de Navarre avec Marguerite sœur du roi Charles IX, fêtes qui avaient attiré dansla capitale de la France un très grand nombre de protestants. La tuerie dura plusieurs jours dans presque toute la France. A Paris le signal en fut donné par le curé de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, en faisant sonner toutes les cloches.

Ceci se commettait sur le sol de France, mais

les coupables étaient des bigots de première classe, Catherine de Médicis et les Guises. Catherine était d'origine italienne. Léon X, Clément VII, Catherine, Marie appartenaient à une grande famille qui régna sur Florence. Et le meurtre horrible, et en masse, se commettait toujours, contraste de premier ordre, au nom du doux et pacifique Jésus-Christ.

" Quel que soit le tueur, sais-tu ce qui surnage ?
" C'est la honte. L'opprobre éternel du vainqueur.
" La pâle liberté morte et l'épée au cœur,
" Pour soi l'objection, pour d'autres le martyre.
" C'est là toute la gloire, ô peuple, qu'on retire
" Des fauves actions faites aveuglément.

La grande guerre civile fut en France la suite de la Saint-Barthélemy, preuve que la France était mécontente de tant d'injustice commise par ses gouvernants royaux.

" Hélas ! sous le regard fixe du firmament
'as de tueurs ; laissons les bourreaux dans leurs bouges !
" Je hais une victoire ayant les ongles rouges ;
" Je n'aime pas qu'un droit ait des mains de boucher.

" Et quand il a vaincu, soit forcé de cacher
" Les fentes des pavés des villes sous du sable.
" Le paradis de Dieu deviendrait haissable
" S'il fallait qu'à travers un meurtre on l'espérât.
" Quoi ! le droit malfaiteur ! le progrès scélérat !
" Homme, crains la balance ou ton destin s'achève.
" Le mal qu'on fait est lourd plus que le bien qu'on rêve

Ah ! non, le bien ne peut pas réparer le mal, à peine saurait-il jeter sur lui un rayon d'oubli, mais ce qui est fait et passé ne peut jamais être recommencé : étendez un voile sur une marre de sang, la grande tache sera voilée, mais elle n'est pas disparue, elle disparait au regard, mais elle n'est pas effacée : l'eau de la mer emporterait le sang, mais ne pourra jamais si bien laver que la tache n'ait pas existé une fois, telle date et telle heure !

Les océans ne peuvent que laver l'effet de la souillure, maisla souillure elle-mêmeest éternelle ; nul doute que ce qui est fait, est et reste fait, personne en ce monde ne peut défaire la vérité,

on peut la voiler par le mensonge et la ruse, mais seulement devant le regard qui ne voit pas assez, et l'affirmation du mensonge ne peut être crue que par l'oreille qui n'est pas exercée.

Cependant

" L'aurore est hors de l'ombre et les nuits vont finir ;
" Crains de mettre une tache au front de l'avenir ;
" La liberté n'a pas l'assasin pour ministre ;
" L'astre dont la sortie ouvre un gouffre est sinistre ;
" Le progrès n'a plus rien de providentiel
" S'il ne peut, sans creuser l'enfer monter au ciel ;
" Nul soleil n'a l'ampleur horrible de l'abîme
" Si grand que soit un droit, il est moins grand qu'un crime.
" Jamais, non, même ayant la justice pour soi.
" On ne peut la servir par le deuil et l'effroi ;
La vérité qui tue, affreuse vengeresse,
" A des yeux de démon sous un front de déesse :
" Une étoile n'a pas droit de verser du sang ;
" L'aube est blanche ; et le bien n'est le bien qu'innocent.

Victor Hugo avait prophétiser la mentalité des guerriers allemands de 1914 et 1915, ces farouches tueurs d'enfants au nom d'une nouvelle culture terrestre, mondiale.

Il est vrai que celui qui étudie le passé et qui

en parle sans rien cacher dévoile l'avenir, puisque l'histoire se répète en ces chapitres variés et cruels ; le principe est le même, tuer des enfants et des mères sans défense, ou brûler sur des bûchers ardents, ou déchirer, écarteler sur des chevalets de torture des êtres qui avaient l'audace de dire leur pensée comme avait fait Jeanne d'Arc, et tous les martyrs de toutes époques et de toutes classes, et de toutes religions, hélas !

Il n'y a que la forme et le simulacre d'attention qui étaient différents, quant à la mort lorsqu'elle est donnée ou acceptée, c'est toujours la même.

⚜ ⚜

VIEILLE CHANSON

(Sur le Pont d'Avignon.)



" Sur le Pont d'Avignon
" Tout le monde y passe
" Les dames font comm'ci
" Et puis encor comm'ça.

Eh ! bien oui, les unes y passent habillées, superbement, de robes de soie qu'elles soulèvent d'une main pleine d'élégance et de bagues à diamants ; elles ont des parasoles de très belles dentelles, et leur bouche sourit avec des dents en or, des dents en or, à part les dents qu'elles ont contre le prochain, vous savez.

Il en passe de toute sorte: des jolies, des belles, des moins belles, des pas belles du tout, et des laides, comme de raison ; aussi des jeunes, des moins jeunes, des fines des pas fines, les plus fines, à mon goût, ce sont, les moins vaniteuses. Les moins jeunes de toutes sont plissées, ridées, ra-

tatinées comme le cœur des ambitieux, et leurs cheveux sont blancs comme des âmes immaculées; elles s'en vont prier à l'église ; elles tremblent au vent, comme la cloche qui les appelle et " le jour n'est pas plus pur que le fond de leur cœur."

Allez-y voir ! Elles aussi se doutent des autres, puisque leur jeunesse a donné sujet à des recommandations répétées, et leur bouche marmonne un mélange de prières et de regrets, de souvenirs et de pitié.

Vous toutes qui passez, en quelque province, en quelque pays que soit le " Pont d'Avignon " que vous traversez, de Montréal, de Paris ou de Rome, ou même de la ville d'Avignon, souvenez-vous toujours, jeunes ou pas jeunes, belles ou pas belles, promises à l'œil rêveur, qui attendez, dans vos parures éblouissantes, le retour impatient du beau cavalier qui doit vous conduire au bal ; mères qui espérez pour votre fils au berceau, l'intelligence du premier des mortels, et la con-

quête étourdissante des fortunes à la Carnagie ; pauvres mourantes en pleurs, que hante la foi des éternités, vous toutes qui commencez ou terminez la traversée du " Pont d'Avignon," souvenez-vous que chaque tic tac de l'heure qui marque vos pas ou vos soupirs ne résonnera jamais plus du même son !

Prenez tout en bien de ce qui vous arrive ! Dieu n'a pas créé le mal !

" Sur le Pont d'Avignon
" Tout le monde y passe.
" Les homme[illegible]t comm'ci
" Et puis ence[illegible]mm'ça.

C'est-à-dire qu'il y a de beaux messieurs qui, droits comme des cierges, marchent légèrement, portant à la main une canne à pommeau d'argent et lustrée d'un vernis rayonnant.

Ils fument des cigares de cinq et même de dix centins : que dis-je ? J'en ai vu qui ne fumaient pas du tout, et d'autres qui mâchaient le tabac, à grosses bouchées. Les uns ne portaient pas de

cannes à pommeau d'or ou d'argent, mais bien des cannes toutes crochues, et parfois aussi portaient un panier au bras droit si le gauche était coupé, au bras gauche si le droit n'y était plus ; les autres ne portaient rien du tout, mais demandaient quand même : — La Charité, s'il vous plaît, pour l'amour du bon Dieu ! —Pour l'amour du bon Dieu ? ils ne croyaient pas même en ce Dieu, au nom duquel ils demandaient ; et parfois, et souvent, ils blasphémaient contre le ciel et contre tout.

Sur le Pont d'Avignon
Tout le monde y passe.

Ah ! par exemple, s'ils ne portent pas tous des cannes lustrées à pommeau d'or ou d'argent, chose sûre et certaine comme un axiome, c'est que tous portent des lunettes, et ces lunettes qui servent parfois de miroirs, grossissent ou diminuent les objets, les défauts et les qualités, selon le bout dont nous nous servons, et même parfois ces lunettes qui servent de miroirs, mirent sou-

vent à l'envers tout en conservant aussi, en certaines circonstances, les lignes dominantes des sujets qu'elles nous découvrent : des bossus par derrière riaient des bossus par devant, de grands nez se riaient des grosses bouches, des boiteux se moquaient des manchots, des prosateurs méprisaient les poêtes, les bedeaux ne voyaient que miracles, des sœurs n'ont vu que graines de chapelets, et tout ça :

" Sur le Pont d'Avignon
" Où tout le monde y passe.

Moi je fais comm'ci, vous faites comm'ça ; mais tout ça à travers nos misérables lunettes.

Oh ! faut-il tant de lunettes pour voir comm'ça ? Faut-il lorgner tant de tournants pour traverser le pont ? Faut-il se buter à tant de travées disjointes, à tant de misères, de vanités, de méprises et de rebuffades pour aller, en somme, après tout ça, au bout du pont, habiter le tonneau de

Diogène, sans gamelle, et pas même un tonneau rond, mais un tonneau presque carré, fait simplement de quatre planches ; mais il faut passer !

Sur le Pont d'Avignon
Tout le monde y passe



✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

L'ALOUETTE

✤

Voyez sur le bord du rocher, l'alouette, aux pattes menues comme des fils, erre en se dandinant, balançant le cou dans un petit cri régulier comme un tic tac de montre.

Alouette, gentille alouette ! une chanson parle de toi.

Alouette, gentille alouette,
Je t'y plumerai le cou !
Ah ! le cou, Ah ! la tête

Ta petite tête est fine et douce comme un regard d'âme et comme l'écume de l'onde que tu aimes et qui se plaint sur la rudesse des graviers, le jaune d'or des sables et le varech mourant.

La chanson est bien cruelle pour toi, inoffensive et joliette !

Mais que te fait, que pourrait bien te faire la chanson des autres ? La tienne sans refrain com-

pliqué, ta chanson grêle et fluette, te suffit. Tu ressembles aux amants dont le cœur se contente d'un idéal trop élevé pour un espoir solide, et qui meurent un jour dans une douce agonie,

"N'osant rien demander et n'ayant rien reçu."

Ah ! chère petite alouette, l'humanité qui te plumera ne rira pas la dernière.

Les choses fragiles, comme toi, sont des exemples à donner aux pauvres âmes qui se meurent d'ambitions immodérées.

Je te comprends un peu, il me semble, la belle grève qu'arrose un déferlement de vagues caressantes qui se mirent au soleil, et ton nid et ta couvée te suffisent.

Seigneur, Dieu créateur du monde et des taches bleues dans l'horizon des firmaments, rends mon âme légère et douce comme l'Alouette, "gentille alouette !"

Elle sait faire sa prière du matin : car sa chanson grêle m'a bien l'air d'une prière.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

LE COLPORTEUR

✻

La côte de la Pinière est sabloneuse et le soleil du mois d'août, un soleil ardent de la deuxième heure, rend plus dur à monter le chemin long et harassant.

C'est par ce chemin et cette chaleur que marche le colporteur, vous savez, le colporteur à barbe rousse et inculte comme la portait, selon les vieilles écritures, Julien l'Apostat. Le colporteur, celui-là même qui l'an dernier, à pareille époque, a dérobé un cadran, à l'église du village.

Cet homme s'éponge le front, et s'assoie sur le bord de la route, la route n'est plus guère longue avant d'atteindre le village aux toits blancs et irrégulièrement échelonnés sur le bord de la grande Rivière, dominé par le clocher effilé de la même église où s'accomplit le vol du cadran.

L'homme qui colportait, portant sur son dos un ballot de marchandise, ne colportera plus. L'eau de la source où il but tantôt, il est mort bien vite, l'eau était froide. Son cœur déjà malade a cessé de battre, un passant seul recueillit sa dernière parole : Mon cœur ne veut plus battre, mais le cadran que j'ai volé et que je rapporte à cette église, là-bas, lui, bat encor, voudrez-vous le remettre où je l'ai pris.

Maintenant le cadran a sonné, les cloc[illegible], ont sonné, le soleil décroit à l'horizon, mais le passant, le colporteur ne passe plus, il est passé, le colporteur ne colportera plus, il a colporté, le voleur ne volera plus, il a volé, il a remis son larcin.

* *

SOIR QUI FUIT

(Petit poëme en prose)



L'air est pur, le soir tombe ; à peine un peu d'or sombre marque le dernier geste du soleil, par delà les monts lointains qui veillent au septentrion. Le ruisseau a des miroitements d'écailles bleues, et des tendresses dans la voix. Les foins et les roseaux, qui se penchent vers le miroir qui fuit, zèbrent, à la brise du soir, d'une ombre grise la blancheur des nénuphars.

C'est la fin de l'été.

Les grillons dorment dans leurs gîtes.

C'est presque le silence. La nature semble méditer au tremblement des feuilles. Une buée rafraichissante plane sur la prairie repoussée. Une chouette au regard fou a traversé le bord de la clairière ; son vol soyeux est discret comme le

mystérieux fil de la vierge qui ralle les bouquets du vinaigrier.

La nuit ! Voici la nuit, douce et belle comme un vin appaisant, comme un viatique qui chasse le remords. Venus à l'horizon ouvre l'écrin de son sourire. La savane est pleine d'une franche mélancolie. Les bosquets ont des rêves qui grandissent, et des ombres qui méditent.

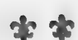
Ombres, bonnes ombres des nuits, vous serez mes sœurs, quand mon existence matérielle aura passé !

Ombres qui planez sur la terre n'êtes-vous que l'absence de lumière ? Ombres vous êtes quelque chose, puisque vous existez, puisque le monde parle de vous. Non, vous n'êtes pas seulement formées de l'absence d'un rayon, puisque ce qui n'est pas ne peut rien former.

Ombres mystérieuses, vous êtes quelque chose. Vous êtes au moins l'écriture des heures noctur-

nes, et. . . . vous serez, si vous n'êtes déjà, mes sœurs.

Au revoir ! Au revoir jusqu'au soir où je saurai parfaitement vous lire !



✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

LE SOIR VA VENIR

✤

Compagnon, rallumons notre pipe, avant de continuer notre marche plus loin.

Regardons ce vaisseau à l'encre, en face de cette île. La bise du nord souffle des échos lointains dont une bonne part est faite de l'Angelus du soir. La cloche tinte encore et le soir va venir. Le temps est beau ; la grève murmure sous les vagues berceuses. Les sables d'or ont des plaques d'argent ; la mer se retire. Et les ronds qui luisent comme des perles blanches sur du satin jaune, ce sont de restes de vagues emprisonnées dans les creux, dans les pores de la terre. Les oiseaux, l'alouette et l'étourneau, nous saluent en passant.

Le martin-pêcheur retourne dans ses joncs, au bord des îles.

Les voix de la nature parlent partout, dès que le jour veut finir.

Le spectacle du jour qui va mourir est plein d'émotion contenue.

Le soir, éloquent dans sa pensée de mystère, s'en vient.

Oui, rallumons notre pipe, l'ombre qui descend des arbres est reposante, reposons-nous.

Puis, contemple avec moi la dernière lisière de feu qu'a déroulée le bon soleil. Regarde la colline sur laquelle une croix de bois s'allonge et prie. Et, enfin, le soir, un bon soir de septembre tombe et se répand sur la terre avec des rêves d'étoiles, ces yeux clairs du ciel infini.

Camarade, courbons-nous, inclinons nos deux fronts, songeurs et plein d'espérance aussi, sous le grand repos que Dieu nous verse !

Inclinons nos pensées, qui bondissent comme des folles ; inclinons nos deux âmes sur la senteur des fougères mourantes, et dis-moi, disons-nous

que l'éternité des siècles se forment d'instants qui se lient au charme de tant de choses : les secondes font les minutes, les minutes les heures ; les jours font les "toujours".

Chaque parcelle d'éternité correspond à une étoile, chaque rayon d'étoile entretient la flamme des foyers divins ; l'immensité du ciel est si profonde et si éternelle qu'elle touche à l'infini d'un côté, cet horizon qui s'éloigne dans l'inconnu, et de l'autre atteint les sables des grèves, la poupe des vaisseaux, et le front de l'homme, cet autre grain de sable, et ce cerveau plein de voiles où souffle quelquefois la bise des couchants roses, et la bise des. . . . nuits ! Adieu le jour ! Adieu, le monde ! Le soir est une chose sans borne.

La nuit a des ombres sans fin !

⚜ ⚜

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

EN PASSANT

(Petit poème en prose)

✤

En longeant la grand'rivière qui reluit au soleil, j'ai vu des voiles qui fuyaient lentement sous la brise du surouet. Des mauves aux ailes grises et blanches se balançaient dans l'air comme des cerfs-volants, tachetant le pur azur de l'horizon de leurs saluts alternés ; car leurs ailes ressemblent aussi à des mouchoirs qui secouent des adieux vers des cœurs en partance, vers l'inconnu. Et tous les voyages sont inconnus dès leur entreprise, puisque nul ne sait l'avenir. La grand'rivière s'élargit et dissimule peu à peu la côte opposée ; elle s'élargit comme l'espérance des âmes neuves et les jeunes aspirations ; je vois encore des maisons blanches qui ne regardent que d'une fenêtre, entre les arbres, là-bas ; mais leur toît

pointu s'accroche, on dirait, aux nuages, tant les nuages sont bas, dans le lointain. Notre voiture file à bonne allure. Si tout s'éloigne d'un côté, tout se rapproche parmi l'horizon qui s'ouvre et vers lequel on fonce.

Voici qu'un village surgit entre des îles vertes. Un clocher le domine et semble montrer le soleil qui ruisselle de rayons d'or et pleure des perles sur le sable émaillé de la grève. La clôture qui borde la route passe, passe et serpente un peu avec ses perches de cèdre et ses piquets de garde où jasent les petits oiseaux.

Puis voici le bois, joli bois de verdure et de mousse dont se font les nids.

Les arbres en prière tendent dans la brise rafraichissante leurs bras suppliants.

L'horizon est fermé. Je lirai quelques lettres. Beaux arbres je vous connais, je vous sais presque par cœur, je vous salue et je lis :

" Dans un certain nombre de districts du Yu-

kon de grandes coulées se forment de basaltes. Le fameux Canyon, dans le distict de Wheaton, a été creusé par la rivière Lerves dans une de ces coulées. De même dans le bassin aurifère de Tantalus les basaltes et les tuffs associés jouent un rôle considérable."

**

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

MONOGRAPHIE DE DEUX PIÈCES D'EDMOND ROSTAND

✤

Edmond Rostand est né à Marseille en 1868, et fils de Joseph-Eugène Rostand de la même ville (1843). Larousse nous apprend que le père était littérateur et économiste. Il publia d'abord plusieurs recueils de vers : Ebauches (1865); la Seconde Page (1866); Poésies simples (1874) ; Sentiers unis (1886) ; une traduction en vers des Poésies de Catulle. Depuis, il se voua à l'étude des questions économiques. Il a fondé une banque populaire et a publié : Les Questions d'économie sociale dans une grande ville populaire (1889) ; la Réforme des caisses d'épargne française (1891) etc. etc."

Edmond Rostand est un grand poète dramatique. Il est de beaucoup plus célèbre que son

père : Cyrano de Bergerac, comédie héroïque en cinq actes, joué en 1897 ; l'Aiglon joué en 1900 l'ont immortalisé. Les deux pièces qui suivent sont extraites du premier livre de vers de Rostand, les Musardises. L'Illustration nous affirme que "Les Pyrénées" et le "Contrebandier" égalent les plus beaux vers du poète. "Le premier sert de prélude à l'autre et lui donne toute sa valeur et toute son éloquente signification. Et les strophes du Contrebandier, écrites à la frontière d'Espagne, semblent un prologue héroïque des futures chefs-d'œuvres : Cyrano de Bergerac, l'Aiglon et Chantecler. Sous un magnifique symbole, le poète y proclame l'idéal auquel il sera fidèle."

Les Pyrénées

Pourquoi suis-je, ô mes Pyrénées
Attiré sans cesse vers vous
Et, riantes ou ravinées,
Qu'avez-vous pour moi de si doux ?

Vous ressemblez aux Laurentides, vos belles sœurs du Canada, aux splendides atours !

Lorsque j'arrive de Provence
A travers des champs de maïs,
D'où vient que je sens à l'avance
Votre odeur de gouffre et de lys ?

Je songe à vous, belles Montagnes, belles Pyrénées qui m'êtes inconnues. Vous attirez l'âme rêveuse, puisque vos grotes et vos dômes ont des mystères et des échos.

D'où vient qu'à vingt ans comme à douze
Je suis debout dans le wagon,
Dès qu'on a dépassé Toulouse,
Pour vous chercher à l'horizon.

Les Laurentides ont des nuages que ne peut dissiper le vent ; les Laurentides ont des arômes que leur conservent les saisons : ce sont des nuages de pierre, et des rideaux, et des dentelles, ornements des soleils endormis ; ce sont les parfums des soirs lunaires que tant de lacs reflètent sous le silence vert des printemps solennels et

remplis de bonté. Belles Pyrénées, que je vous aime !

Et sitôt qu'au béret d'un patre
Je connais que vous approchez
Quel est ce courant d'air bleuâtre
Qui m'aspire entre vos rochers ?

Les hirondelles qui ballancent leur vol ému, au bord des gouffres et des rocs songeurs, semblent les âmes persistantes des fées anciennes et diseuses du hasard des jours.

D'où vient que, lorsqu'à votre charme
Je veux résister, c'est vraiment
Comme si par le fer d'une arme
Je rendrais plus fort un aimant ?

L'enfant qui naît entre le Saint-Laurent berceur et la fuite bleue de nos montagnes garde, en son âme, l'amour des argentements limpides des eaux, et l'aspiration tenace des routes qui gravitent.

D'où vient que pour moi, sur la terre,
Il n'est d'Alpes ni d'Apenins
M'attirant avec ce mystère
Qu'ont les grands pouvoirs féminins

Hérédité transmise par les générations qui sont venues à celles qui passent ; azur béni contemplé par des yeux depuis éteints, suggéré par les instincts des âmes aux regards qui s'ouvriront pour voir.

D'où vient qu'en Tyrol ou qu'en Suisse,
Où je suis allé par hasard
Il n'est pas un chamois qui puisse
Me sembler beau comme un isard ?

Au clair soleil des gais midis qui font boire l'or des rayons aux moissons grandissantes, le croassement des corneilles bavardes ont aussi quelque charme pour le solitaire qui chemine.

Où donc est-elle, cette force
A quoi je sens que j'obéis ?
Dans quelle fleur ? Sous quelle écorce ?
D'où vient que j'aime ce pays ?

Sol natal, ou sol aimé, l'attachement qui vers toi nous ramène vient de ce que nos pères ont su t'aimer et te comprendre ; le cours sonore de tes ruisseaux comme le ciel de tes lacs miroitants ont eu, bien avant nous, les hommages persistants d'autres cœurs émus.

J'aurais pu le trouver superbe
Sans le trouver aussi charmant
Qu'elle est, entre ses herbes, l'herbe
D'ou naquit cet enchantement ?

Les anciens affirmaient discrètement qu'il doit y avoir des herbes enchanteresses dont on ressent les influences diverses ; les unes ont la propriété de nous rendre le sommeil, comme le baume et l'opium, d'autres, l'ivresse, comme l'amertume de l'absinthe, d'autres, plus sauvages, nous font nous égarer, même dans les sentiers connus.

Lézard vivant ou feuille morte
Un talisman se glissa-t-il
Dans l'humble butin qu'on rapporte
D'une course au bord d'un péril ?

Qui de vous est une amulette,
Caillou blanc où luit un mica
Pierre à l'odeur de violette
Bouquet au parfum d'arnica ?

La terre est remplie de belles choses, non coûteuses, que l'on devrait savoir regarder.

Quels cristaux, quelles marcassites,
Grands monts où je me trouve heureux,
Font-il que, né loin de vos sites,
Je me sens adopté par eux ?

L'âme est si subtile et si vivace et si changeante, qu'elle peut, il nous semble, naître et renaître, après chaque sommeil.

Effleurai-je une madragore
Dans les racines d'un sapin,
Quand je me rendais à Bigore
En passant par le col d'Aspin !

Toutes les montagnes de la terre se ressemblent par bien des sommets, les uns abrupts et solitaires, les autres moins rudes et mieux fournis ; mais nos yeux n'y voient toujours que ce qu'ils y peuvent voir.

Je n'ai pas l'âme montagnarde
D'où vient que vous me retenez,
Pâle ciel que le mont regarde
Avec de grands lacs étonnés ?

Si les lacs sont des yeux, c'est qu'ils voient pour la terre, et plus que les nôtres ils reflètent les étoiles.

Est-il une Circé des neiges
Versant son philtre au ruisseau clair ?
Où donc êtes-vous, sortilèges,
Dans l'eau, dans la terre ou dans l'air ?

Oui, sans doutes que ce monde a des sortilèges, et d'autant plus puissants que nous sommes plus faibles et que nous les saisissons mieux, l'âme plus fortes voit mieux le charme pour rester ensuite plus éprise et mieux soumise.

Je cherche. . . D'où m'êtes-vous nées
Tendresses pour ce haut jardin ? . .
Mais dans le soir des Pyrénées
Ma mémoire s'ouvre soudain

Le soir qui caresse les choses leur donne la valeur de ses draperies. Les bras des arbres qui se revêtent du velours des nuits retiennent aussi nos rêves et nos souvenirs.

Dans le soir une phrase vole,
Par mon père dite jadis
« Ta grand'mère était espagnole,
Ma grand'mère était de Cadix !

Ah ! Je comprends, Montagne verte,
Pourquoi, souvent, dans vos sentiers
J'ai marché d'un pas plus alerte
En rencontrant des muletiers !

Les femmes sont de leurs pays, les espagnoles aussi font des châteaux, dans leur cerveau d'Espagnes. Et les princes et les rois très ancien voyageaient sur des mules, saluaient les fières bergères.

Au tournant poudreux d'une route
Je comprends, quand je vous entends,
Pourquoi, toujours, je vous écoute,
Grelots sonores, si longtemps !

Car nous avons aussi dans notre poitrine un grelot qui tremblent et palpite, le cœur aime les chants alternés, comme les dieux anciens ; et l'on sait que les chants alternés tournent en chants à l'unisson.

Voilà pourquoi, sous les étoiles,
Je vous guettais au coin des ponts,
Attelages couverts de toiles,
De sparterie et de pompons !

On parle aussi des coiffes espagnoles qui flottent ainsi que des rayons de lune, et puisque en ce pays les grands ont toujours leurs châteaux,

il est juste que le rêve qui suit les brises printannières s'accroche aux fuites des voilettes blanches.

Pourquoi j'aimais voir les saccades
Que l'âne imprime aux cacolets
Lancer dans l'argent des cascades
Des grains de raisins violets ?

Tout s'explique, et, bal du dimanche,
Pourquoi, tonjours, mon cœur battit
Lorsque l'espadrille était blanche
Et que le pied était petit ?

Cendrillons que la fée chaussa de pantouffles d'argent avait un sourire à la mode de Cadix, et dansait la farandole comme au pays des Basques, et comme au bals des beaux jardins de la Provece.

Je n'étais pas traître ou fantasque
Quand j'aimais, dans les bruits du bal
Presque autant le tambour de la basque
Que le tambourin pravençal.

Ce n'est pas l'odeur forestière
Que je demande au sapin bleu.
C'est le parfum de la frontière
D'un pays dont je suis un peu !

Nous sommes de tous, de chaque pays au moment qu'il nous agrée d'aimer ce qui nous plait en lui ; je suis d'Angleterre non seulement comme sujet de ses majestés, mais j'en suis surtout à l'instant où je contemple sa flotte maritime ; je suis d Italie, si je jouis des beaux paysages napolitains ou florentins, et je suis de France, si je salue cordialement Paris, cerveau de l'univers.

Vive l'Espagne aussi dont on vente bien des choses et bien des sujets !

Car l'Espagne qui me possède
Et qui fait que je vais, là-haut,
Laissant en bas la brise tiède
A la rencontre du vent chaud.

Ce n'est pas cette espagnolade
Qui pendant un instant vous a
Lorsqu'on mord dans une grenade
Ou qu'on respire un mimosa ;

Ni la jeune espagnolerie
Qui vous prend lorsqu'on lit Musset
Et qu'une basquine fleurie
Passe dans votre rêve. . . . C'est

Une Espagne en mon cœur vivante
Au point que, lorsqu'il bat le soir,
C'est elle, à grands coups, qui s'évente
De son petit éventail noir !

L'évantail noir et les yeux noirs des Andalouses et des Castillanes ont des éclairs et des parfums de brise.

De Biarritz en Gascongne à Pampelune en Navarre tous les yeux sont noirs.

Donc, à ma lyre, — est-ce une tare ?
Mais avec fierté je le dis !
J'ai quelques cordes de guitare :
Ma grand'mère était de Cadix !

Et, ma race, tu m'accompagnes
Lorsque ici je cherche en rôdant
Sur la lisière des Espagnes,
Un pittoresque plus ardent !

Si j'aime un nerveux paysage,
C'est que je promène sur lui
Les yeux qu'avait dans son visage
Celle à qui je pense aujourd'hui !

Voilà ! les grand'mères sont des fées dont se souviennent les enfants qui grandissent et gardent toujours les tendresses qu'ils ont reçues, la

quintessence des jugements, et des pensées des disparus.

Quelques piments dans un platane
Un foulard jaune, un grand manteau
Eveillent la voix gaditane
Dont parle en moi le contralto !

Eh c'est pourquoi souvent, je semble,
Bien qu'immobile, voyager :
Un doux fil qu'on tire et qui tremble
Me relie à quelque oranger !

Jeanne d'Arc, elle aussi, a souvent perçu des voix. Hugo affirme que c'est un grand malheur de rejetter son passé, de refuser d'écouter le souvenir, pour laisser, je suppose, mourir sa conscience ; malheur à qui n'entend rien des voix intérieures ! Il faut que l'âme chante ; il faut que l'âme entende chanter.

C'est la raison, blondes cigales,
De mon goût pour les grillons bruns,
Et de ces humeurs inégales
Que me reprochent quelques uns.

Mes autres aïeux voient sans haine
Cette étrangère qu'il y a
Dans la famille phocéenne
Que je tiens de Massilia.

Mais elle, sa race est jalouse,
Et, quand mon âme a des sursauts,
Je crois bien que cette Andalouse
Me dispute à ces Provençaux

Pourquoi donc cette pauvre pensée humaine serait-elle faite d'un seul bloc ?

L'ennui naquit un jour de l'uniformité. Il ne faut pas que ce soient toujours les mêmes âmes ancestrales qui fassent antichambre à la porte de nos cœurs !

Ah ! quand je sens mon énergie
Se briser en moi d'un coup sec,
Je suis pris d'une nostalgie
Qui ne vient pas d'un marin grec !

En effet, nul ne saurait revendiquer une lignée sans alliage, absolue. Et, dans le brouhaha du passé, bien des amitiés durables ont dû se former entre les descendants de la premières nationalité de Babel.

N'oublions pas qu'il y eut autrefois, bien autrefois, des Mores en Espagne.

L'ancêtre que je commémore
Lorsque ainsi je deviens rêveur
C'est peut-être, ô Cadix, un more
Dont la romance est dans mon cœur.

Et ce qui vers vous, Pyrenées,
Sans cesse me ramènera,
C'est que vous êtes dessinées
Avec des fiertés de sierra ;

C'est que le vent chaud vient vous battre,
Ce vent énervant et subtil
Qui fait rire comme Henri Quatre
Et pleurer comme Boabdil !

Ah ! pour ça, oui. J'ai toujours lu que le bon roi Henri IV riait de bon cœur, et qu'il aurait dit, en riant ; " Paris vaut bien une messe." Et il fit des concessions aux exigences des dévots.

Et Boabdil dont il ne reste comme souvenir que l'Alhambra, son ancien et splendide palais. Boabdil, chassé de son royaume par les rois très chrétiens ; a bien pleuré. Il ne pouvait se résoudre à dire : Grenade vaut bien une messe.

Il reçut ce reproche sanglant de la bouche de sa propre mère : Pleure aujourd'hui comme un enfant un royaume que tu n'as pu défendre comme un homme."

C'est que votre terre, voisine
D'un sol où j'ai quelque cousin
Reste encore si sarrasine
Qu'un blé s'y nomme sarrasin

C'est que toujours votre nature
Garde en son frémissant décor
Une arabe désinvolture,
Et l'écho sublime d'un cor !

Cor de Roland à Roncevaux !

Roland couvrait la retraite de la grande armée de Charlemagne dont il était un des douze pairs. La Chanson de Roland, poème épique qui célèbre ses prouesses, nous apprend qu'entourés, lui et ses guerriers, par les Sarrasins, dans les plaines de Roncevaux, il fut vaincu après un combat furieux. D'un coup de son épée qui s'appelait Durandal il fendit un rocher qu'on désigne encore sous le nom de La brèche de Roland. Le cor

qu'il sonna fit trembler les bois et toute la vallée. De Lavigne l'appelle Rolland, le paladin antique.

Je comprends de quel atavisme
M'est venu ce besoin moral
De sentir un fond d'héroïsme
Au tableau le plus pastoral !

Mon goût même devient logique
Voila pourquoi, vent africain.
Il me faut une Géorgique
Retouchée un peu par Lucain !

Lucain, grand poête latin, auteur de la Pharsale, (39-65 après J.-C.) Né à Cordou, neveu du grand philosophe Sénèque. Il s'attira les reproches de Néron contre qui il conspira, et enfin eut recours au suicide pour échapper à la vengeance du Kaiser antique que fut et restera Néron lui-même.

Les Géorgiques sont le titre de poèmes champêtres écrits par Virgile.

Et, Galice, Aragon, si proches
De ces cimes qu'on voit blanchir,
Pourquoi, toujours, devant ces roches
J'aime à vivre, sans les franchir !

Votre Espagne, pour mon Espagne
Qui n'est qu'une goutte de sang,
Si je passais cette montagne,
Aurait un parfum trop puissant !

C'est juste il faut garder son enthousiasme sans le briser jamais. L'ouvrier briseur d'outils n'est pas un ouvrier de choix. N'exigeons pas du cœur qu'il batte à se briser ; le cœur qui bat trop vite et trop fort ne pourra bientôt plus retenir son propre poids, et bientôt aussi le sang qui le régénère et le soutient ne suffira plus.

Mais ce que la France y mélange
Rend ici le parfum léger,
Et tout m'est doucement étrange
Sans que rien me soit étranger

France, entends la voix de tes fils, ils t'aiment ils t'aiment toujours !

Superbe, et bien assez vermeille
Devant l'Espagne qui l'est trop
La montagne est comme Corneille
Adaptant Guilhem de Castro !

Corneille ! C'est vrai, Pierre Corneille a connu les fiertés des Asturies.

Napoléon eut raison d'affirmer hautement ton mérite en proclamant qu'il t'eut fait roi ; puisque la France héroïque fut plus grande après toi, pour t'avoir entendu et compris.

Et l'Espagne eut des sources où s'abreuva l'Auteur du Cid.

Elle mêle une noble mousse
Aux rocs qu'un tonnerre ouvragea
C'est de l'Espagne encore douce
Et de la France âpre déjà !

Ceux que le béret auréole
S'ajoutent, d'un air que je sais,
Ce rien de bravade espagnole
Qui rendit toujours plus français !

Oui, la France est la mère des grands philosophes, si grands qu'ils disent qu'ils ne le sont pas. Ce sont les inventeurs du bon goût et du juste

milieu, de la modération sous des apparences vives et de vivacité.

Les fouets claquent en mousquetade,
Les mots chantent sous le balcon
Et déjà la rodomontade
Roule de l'r dans le gascon !

Gil Blas de Santilane a bien connu et, surtout, bien étudié depuis 1715, année de sa publication, se reconnait à la trace, dans ces parages de la clarté et de la folie de l'esprit.

Folie où la raison chuchote,
La bravoure du Béharnais
Porte Sancho sous Don Quichotte
Comme un gilet sous un harnais.

La sombre cape où l'on s'engonce
Ne se voit pas encor souvent ;
Mais l'œil sous le sourcil s'enfonce
Et la fenêtre sous l'auvent.

Lorsque tourbillonnent ces rondes
Que l'on noue autour des pressoirs,
Quelques femmes sont encore blondes
Tous les raisins ne sont pas noirs !

Le pays des femmes qui sont à la fois belles et bonnes est un pays lointain, ignorant l'hypocri-

sie. Ce n'est pas là qu'on prononce à société le mot vertu dans le sens de simple pudeur. Si l'hypocrisie est un hommage rendu par le vice à la vertu, les vicieux des Pyrénées sont assez rares.

Au seuil des blanches maisonnettes
Danse un couple auquel je ne vois
Pas encore des castagnettes. . . .
Déjà des claquements de doigts !

La danseuse, brusque et gentille,
Est encor Française. . . Elle l'est.
Mais on dirait que la mantille
Commence dans le capulet !

La gentillesse et la vraie vertu sont sœurs, l'une n'oublie pas l'autre en chemin.

Au fond des églises agrestes
Riantes comme leurs curés
Les ferveurs sont encor modestes
Les autels déja trop dorés !

A la bonne heure ! le culte extérieur n'est pas la religion, et la religion n'est pas tournée en un objet de sentiment, l'âme peut s'élever sans larmes et elle ne défend pas non plus de pleurer sur nos misères, que d'aucuns traitent de faiblesse.

D'une tendresse encor française.
La foi qui dans ces roches vit
Aurait peur de Sainte Thérèse,
Et Bernadette lui suffit !

Point de tremblements, point d'extases en sueurs, point de cauchemars fiévreux et pénibles, point de visions infernales ni de saints spasmes agonisants ; rien de tout ça : seulement de douces prières, consolantes et simples comme la Dame Blanche entrevue sur le rocher.

Devant ces crêtes mitoyennes
Voilà pourquoi je suis si bien :
Toute la France de mes veines
Dans ce clair pays me retient.

Car parmi tout mon sang, vous êtes
O goutte de sang espagnol,
Que comme entre mille alouettes
Un furtif petit rossignol !

Et si j'aime, depuis l'enfance.
Sous ce ciel venir, et rester,
C'est qu'ici, sans quitter ma France.
J'entends mon Espagne chanter !

"Chante, rossignol, chante.
Toi qui as le cœur gai !"

Rostand est une grande gloire pour la France !



LE CONTREBANDIER

✻

Ayant longtemps suivi le sentier de montagne
Distrait, j'avais gagné la frontière d'Espagne,
Et j'avais pris, au bout du pont,
La place où bien souvent, près du troupeau qui broute,
J'écoute ce que dit le douanier, et j'écoute
Ce que le muletier répond.

Toujours la même scène ingénument éclate
Le petit gabelou galonné d'écarlate,
Avec un sourire entendu,
Ecoute le récit que l'autre lui rebâche,
Puis va vers la charrette, et, sous un cuir de bâche
Trouve le flacon défendu.

Ce jour-là, c'était l'heure où s'enflamment les vitres,
Le grillon, dont l'amour fait chanter les élytres,
Avec le grillon alternait,
Comme un berger d'églogue avec un autre alterne
Déjà le voiturier allumait sa lenterne,
Tout le soir sentait le genêt.

Charmant pays où la nature est bien nature, où l'homme bon a des tendances à rester bon, on croirait.

Parfois de ces garçons passaient, sans rien dire
Glabres, la cigarette au coin de leur sourire
Vont à pas souples et prudents,
De ces filles riaient, si brunes, sous les branches
Que, dans l'ombre, on ne peut voir que deux choses blanches
Leurs espadrilles et leurs dents.

Si toutes leurs dents sont belles, c'est qu'elles n'en n'ont pas une contre leur prochain.

Je savais que les espadrilles sont une sorte de chaussures, sans savoir que l'empeigne est toujours de toile et la semelle de sparte, et j'ignorais de plus que ce dernier mot vient de sparterie : art de tisser le sparte, la sparterie est originaire d'Espagne. Nattes, tapis, semelles confectionnés en spartes. Sparte, nom de diverses graminées dont la feuille sert à la confection des nattes, etc.

J'étais porté à croire qu'il avait dans ce mot quelque souvenir de la grande et austère ville de Sparte, laquelle devait tant à son sévère légiste, Lycurgue.

Et j'aperçus venir un vieillard maigre et brusque,
Un de ces paysans dont le regard s'embrusque
Sous un béret qui se rabat.
Feignant de ramasser des pompons de platane,
Il trottinait, courbé, derrière un petit âne
Qui portait un sac sur son bât

L'âne disparaissait sous le grand sac champêtre
Au moment où le vieux allait passer peut-être,
Inoffensif toussotant,
Le douanier n'ayant en vers lui qu'un regard vague.
L'âne fit un écart. Et soudain une dague,
Tomba sur le sol en tintant.

Une dague qui remontait au temps de Christophe Colomb, sur laquelle était resté quelque globule du sang de l'Inquisition, peut-être !

Une très vieille dague espagnole. Et puis, comme
L'âne faisait, malgré les effort du pauvre homme,
Des bons de poulain andalou,
On vit un ancien casque en forme d'astrolabe
Et deux longs éperons de style presque arabe
Tomber au pied du gabelou.

Voici deux mots peu connus au Canada ; astrolabe et gabelou. Je vais les chercher. Gabelou, par dénigration autrefois, employé de la gabelle ; aujourd'hui employé de l'octroi ou de la douane.

Astrolabe, mot qui vient du grec, astron ; astre et lambanein, prendre. Instrument qui sert à mesurer la position des astres et leur hauteur au dessus de l'horizon.

Et comme l'âne, ému par ces nouveaux vacarmes,
Ruait, chaque ruade éparpilla des armes !
Et, tout le sac s'ouvrant dans l'air
Ce fut, pendant qu'au bruit accouraient des marmailles
Un envol de rivets, de tassettes, et de mailles,
Un feu d'artifice de fer !

Quoi ! c'était, dans ce sac, sous une avoine fourbe,
Des armes que cachait ce vieillard qui se courbe
Et craintivement s'amoindrit ?
Prépare-t-on la guerre au fond de la vallée ?
Ou bien veut-on passer une armure volée
A l'Armeria de Madrid ?

O non ! jamais la guerre est déclarée par la France, c'est l'Allemagne qui garde jalousement en elle les mauvaises intentions. Mais ce danger après la lutte suprême sera enfin écarté.

Quelle armure est-ce là qui tombe et se bosselle ?
La courroie a souvent fait place à la ficelle,
Les boucles n'ont plus d'ardillons.
Quelle est cette rapière ? . . Oh ! comme elle est usée !
La coquille brimbale autour de la fusée,
La garde est veuve de quillons !

Rien de moderne pour le moment, ce sont d'antiques souvenirs !

Une jambe de fer dont le genoux se rouille
En rencontrant le roc un instant s'agenouille
Et, de ce fantastique sac
On croit voir, sur le sol rose de crépuscule,
Tomber un chevalier qui se désarticule
Avec un bruit de bric à brac !

La rondache, roulant comme un cerceau superbe,
S'échappe. Un gantelet crispe ses doigts sur l'herbe
Où le rejoint un vieux housseau.
L'âne bondit toujours. Et cependant, à terre
Une cuirasse à l'air d'un grand coléoptère
Vidé par le bec d'un oiseau.

Le mot housseau est joli, bien venu de l'Allemagne. Je l'ai même lu dans maître François Villon qui le met toujours au pluriel: Sortes de grandes guêtres de cuir. Les hussards qui chaussés de hautes bottes à la Chat-botté tirent leur nom de leurs jambes.

La rondache est le bouclier rond porté par les guerriers du moyen âge.

Le coléoptère est un insecte muni de quatre ailes dont les deux premières qui portent le nom d'élyctres n'aident pas à voler, mais simplement à soutenir le vol ; elles sont dures et sèches.

Enfin, de ce ballot que chaque bond déballe
Jaillit un cuivre étrange, une vieille cymballe
Une sortre d'astre échancré.
On ne sait quel plateau de balance fantasque.
Luisant, plat comme un plat, martelé comme un casque
Fourbi comme un vase sacré !

Et quand tout eut roulé devant lui, de l'air digne
qu'on prend quand on observe à regret la consigne
Le douanier recula d'un pas ;
Puis que pouvait avoir de terrible ces armes
Qu'un viellard ramassait en les couvrant de larmes ?
Puis il dit : "Ça ne passe pas !"

C'est par ces paroles que répondirent les Belges à la demande des Allemands ; mais ces derniers, porteurs de la cruauté, n'étaient nullement porteurs d'idéal.

Chacun aida le vieux. Une fille d'auberge
Ramassa le rondache, un enfant la flamberge ;
Et, lorsque tout fut ramassé,
Le vieux, s'étant laissé sur les bras tout remettre
Car l'âne bondissant avait fui loin du maître
S'éloigna, pesant et cassé !

Pesant et cassé : c'est ainsi qu'on s'en va de la vie, après tous les échecs. L'espoir et l'idéal cassés nous font toujours courber un peu plus après chaque défaite. Nous pouvons toujours nous reprendre, nous toujours vaincus en somme, quand jeunesse disparait.

Et le douanier s'en fut boire avec une fille
L'anisette espagnole où tremble une brindille
Qu'entoure du sucre candi.
Moi, je suivis le vieux.—Il allait, le dos triste,
Bientôt, il se crut seul sous le ciel d'améthyste
Et je vis qu'il avait grandi.

Ceux qui grandissent en dépit du malheur et de l'espérance morte sont forts entre les forts.

Oui, l'homme, maintenant haussant sa silhouette
Droit—comme s'il savait, aussi bien qu'un poète
Que, lorsqu'on se retrouve seul
Il n'est de fierté que l'on ne récupère
N'avait plus l'air d'un paysan et d'un grand'père
Mais d'un Seigneur, et d'un aïeul

Le vent qui souffle sur un front chauve vient d'un rivage malheureux, disait Chateaubriand, et c'est vrai : mais il y a des fronts qui sont faits pour braver les tempêtes.

Le vent du sud soufflait sa brûlante caresse
Et je suivais ce vieux en murmurant: "Serait c[illegible]
Et tout d'un coup je dis: "Mais c'est [illegible]
Et me mis à courir à travers la campagne
Pâle de voir que, plus il entrait en Espagne
Plus le vieil homme grandissait

Don Quichotte, c'est toi ! défenseur éperdu de toutes les justices, pourchassant jusques aux plus petites injustices.

O toi qui braverait les tonnerres pour sauver une fourmi opprimée, je te contemple à travers la vision du très grand poète français !

Il jeta son béret, hocha sa tête grise
Puis, comme s'il avait entendu dans la brise
L[illegible] nom que je n'avais pas dit
I[illegible]osa sur le sol ses armes en silence
S[illegible]ement du plateau de balan[illegible]
Et, s[illegible] tournant, m'attendit

Nous étions seuls tous deux au milieu d'une lande
Basse sur l'horizon, la lune était si grande
Que tout prenait un air sorcier.
Et le vieux, dépouillant sa cape paysanne
M'apparut, sec, vêtu d'une stricte basanne,
Et jambé comme un échassier.

L'homme que la postérité contemple est toujours grand : les fibres de l'imagination ne peuvent jamais se détacher du côté matériel des choses et des êtres qui l'attirent.

Alors, je reconnus sa pauvre soubreveste,
La beauté de son front, la largeur de son geste,
Et la jeunesse de ses yeux
Et je crus que j'allais trouver des mots sans nombre :
Mais, tremblant, je ne pus que m'incliner dans l'ombre
En disant le nom de ce vieux !

A son nom, il grandit encor, mit sur sa lèvre
Un long doigt sarmenteux qui grelottait de fièvre,
Sourit un peu de mon émoi,
Puis, avec le plus noble et touchant savoir vivre
Il ôta gravement sa cymbale de cuivre,
Et me dit : " Eh bien, oui, c'est moi. "

Je porte en mon âme l'idéal des siècles, et la tristesse aussi de ceux qui ne sont pas souvent compris. Je sais que je ne puis vaincre mon

destin, c'est là un ennui, mais je sais me convaincre que je ne saurais être vaincu par lui, je ressens, pour cela, quelque fierté.

Je vis sa tête, avec l'auréole immortelle
Que lui font, en tournant sans cesse derrière elle
Les ailes des moulins à vent !
Mais : " Seigneur bachelier..." prononça-t-il, tandis que,
Très digne, il remettait sur sa tête le disque,
" Pardonnez à votre Servant

Si la profession qu'il exerce l'oblige
A demeurer coiffé d'un armet. Armet, dis-je
Car je doute qu'un bachelier
—Le fût-il de Paris, qui vaut bien Salamanque —
Prenne un armet auquel la mentonnière manque
Pour l'obscur bassin d'un barbier "

O grand Don Quichotte, je sais que la saine philosophie consiste à donner aux choses la seule estime et la seule valeur qui leur sont dues ! Et l'armet qui prévient l'effet d'un coup d'épée est inestimable.

Il se tut un instant. Puis, parlant par saccades
En ce langage où la sierra mit ses cascades
Et l'Alhambra ses rossignols
Seigneur !..." Et je renonce à traduire le flegme
La morgue qui redonde, et le ton d'Apophtegme
Et le jeu des mots espagnols

Seigneur ! mon œil vous scrute au moment qu'il vous f...
Vous n'êtes pas bien grand, mais votre âme courtoise
Est de celles que nous aimons.
Eh bien ?... prétendra-t-on encor que j'exagère
Quand je dis que je suis Chevalier Errant ? — J'erre
Depuis soixante ans dans ces monts.

Je les ai parcourus de la Rhune à Vénasque
Des pays catalans jusqu'à ce pays basque
Dont les pommiers sont pleins de gui
Là, j'ai des Douze Pairs vu les douze ombres tristes
Et j'ai causé du temps des batailles carlistes
Avec Zumalacarrègui.

Fredonnant le vieil air des Rois de Pampelune
Buvant le lait de chèvre et le rayon de lune
Au creux de l'âme et de la main,
Dormant contre la meule où l'on plante une perche,
J'erre, j'erre, Seigneur, dans ces monts où je cherche
Un passage, un col, un chemin !

Je voudrais les franchir. Car la brise m'apporte
Je ne sais quelle odeur de conscience morte
Que n'aimerait pas Amadis
Moi qui n'ai pas vieilli, je sens vieillir l'Europe
Je devine combien s'épaissit et sirope
Le sang latin, si clair jadis !

Oui, ce morne géant qu'il faut tuer, ce terne
Caraculiambro de l'époque moderne,
L'Egoïsme, père d'Ennui,
Fait régner sur le monde une nuit si grognonne
Que les coiffes de la duègne Quintagnonne
Sont moins noires que cette nuit !

Don Quichotte, tu t'es trompé, ou bien on a entendu ta parole depuis, car l'Egoïsme n'est pas ou n'est plus de France. Mais ton nez était si fin qu'il sentait l'odeur de conscience morte venir de plus loin que la France, et plus loin que la Belgique ; c'est la conscience de l'Allemagne, qui s'est suicidée pour éviter tout reproche sur les crimes de ses chefs ; tu t'es trompé, le sang latin est encore clair, c'est le sang germain qui s'épaissit. Et la France est glorieuse tout à fait.

Je veux franchir ces monts. Je veux puisqu'il m'oublie
Aller remettre un peu le siècle à la folie
Il a besoin de me revoir
Et de reboire une eau qu'il n'a plus guère bue
Ma lance doit piquer l'humanité fourbue
Pour la pousser à l'abreuvoir !

Et quant aux vils ruisseaux où l'on se désaltère
Je dois, dans leur eau grise où roule tant de terre
Qu'ils ne sont jamais lumineux,
Je dois, dans leur eau fade où s'affaiblit la race
Aller jeter un clou de ma vieille cuirasse
Pour les rendre ferrugineux

Moi je te dis que l'eau du Rhin est assez claire, mais elle ne va pas à l'estomac allemand, les Teutons ont maintenant des vertiges, il faudra faire passer le Rhin en France ; l'eau de ce fleuve est naturellement bonne aux Français. En tout cas, il leur faut en faire venir par l'Alsace et la Lorraine !

En vérité, Seigneur bachelier de mon âme,
Je ne suis pas content d'une Europe qui blâme
Les héroïsmes superflus.
Il est temps que j'y entre, et c'est à quoi je pense.
Mais on n'y peut entrer qu'en passant par la France
Et la France ne m'aime plus !

Je ne dis pas cela parce qu'elle me raille.
Jadis, elle raillait tendrement ma ferraille.
Elle s'en méfie aujourd'hui.
Des gens, pour nous brouiller, veulent lui faire croire
Qu'un redresseur de torts n'est qu'un chercheur de gloire
Dont le geste aux gouffres conduit.

Ah ! je voudrais sortir d'Espagne, où je me ronge,
Pour m'en aller rapprendre au vieux monde le songe,
L'oubli de soi, l'amour féal,
Et la façon dont on se fait des Dulcinées !
Mais, hélas ! il y a toujours des Pyrénées
Pour les colporteurs d'idéal !

L'idéal change selon le temps et les époques, l'idéal de la France aujourd'hui c'est de se bien défendre contre le germain cruel et égoïste, et Elle y réussit, mais au prix de l'héroïsme qu'Elle gardait tout au fond de son âme.

" Dès qu'elle me verrait j'aurais la France entière
Et comme on le sait bien, on veille à la Frontière
Et toujours, quand je veux sortir,
Quand, déguisé, baissant le front, je me dépêche.
La grande armure me trahit, que rien n'empêche
De briller ou de retentir !

" C'est en vain qu'enlevant ma chère carapace
Je la mets dans un sac, parfois, pour qu'elle passe
Ou sous des branches de genêts :
De maudits enchanteurs habitant des guérites
Savent percer de l'œil les formes hypocrites,
Et toujours on me reconnaît !

Les bonnes et les braves gens se reconnaissent facilement, ce sont les véritables hypocrites qui se voilent de l'apparence de toutes les vertus, qui sont difficiles à saisir pour les regards non encore exercés.

Je sais, vous me direz qu'on croit que je trafique
Que j'exporte une armure ancienne et magnifique
Sans la déclarer.... C'est ainsi
Que toujours, quand le sort injuste me querelle
On veut me l'expliquer de façon naturelle
Mais je ne suis pas fou. Merci !

Mon vieil et vénérable ami, Don Quichotte, sois brave. Oui ou non, avons-nous notre libre arbitre en ce monde ? Si tel est le cas, nous sommes responsables et comptables de nos actions, envers notre existence ; alors ne jetons pas toujours sur les bras du destin, ce qu'on nous fait ou fait pas. Si non, ne blâmons plus personne, excepté, naturellement, l'homme qui n'est pas sincère !

Que n'ai-je, pour franchir la douane et sa baraque
Le zèbre sur lequel chevauchait Muzaraque !
J'aurais vite joué le tour
Mais je n'ai qu'un ânon. Car Votre Grâce ignore.... »
Il s'arrêta. Sa voix soudain fut moins sonore.
Que Rossinante est mort, un jour !

Oui, Don Quichotte, Rossinante, ton cheval, ton bon cheval, fut célèbre par toute l'Europe, et même plus loin, je dirai par toute l'Amérique,

mais console-toi, tout cheval de bataille est soumis à de rudes chevauchées ; s'il finit bien des fois brusquement une carrière brillamment entreprise.

" Un jour, on me l'a pris. On m'a fait cette peine
Et savez-vous la fin que réservait leur haine
A la monture d'un héros?
Elle qu'à voir la mort j'avais habituée,
Elle est morte les yeux bandés ! On l'a tuée
Dans une course de taureaux ! "

Une larme coula sur la triste figure.
" Voilà pourquoi, Seigneur bachelier, j'inaugure
Une chevalerie à pied. . . .
Mais qui rendrait jaloux Palmyrin d'Angleterre
Et Roland reviendrait qu'il mettrait pied à terre,
Vive Dieu ! pour me copier !

Certes, oui, Don Quichotte, les grands hommes qui, comme toi, s'accommodent aux nécessités de la vie avec gloire et sans se croire déchus, même après avoir chevauché, dans les chemins de la renommée et du succès, sur Rossinante, ils méritent bien d'être écoutés, car ils savent ce qu'est la vie, et l'expérience qui est souvent sévère et fructueuse, à la conscience qui étudie par elle

Jusqu'à ce que je puisse à travers ces montagnes
Passer pour aller faire en France des campagnes.
Je jure de ne plus m'asseoir !
Je n'ai plus d'autre but, d'ailleurs. Car Votre Grâce
Ne sait pas"...Et sa voix soudain devint plus basse,
...Que Dulcinée est morte, un soir.

Dans le tombeau de nos amours combien de rêves sont tombés !

Depuis qu'en son cercueil j'ai disposé sa robe.
Mon existence à moi ne vaut pas une arrobe
De raisin sec de Malaga !
Mais il faut qu'un talon écraseur de couleuvre
Sonne aux chemins du monde. Il faut accomplir l'œuvre
Pour lequel on vous délégua.

Quand tous les autres rêves sont défunts, celui d'accomplir l'œuvre est le plus grand, il vaut à lui seul tous les autres.

Je dois rapprendre aux gens des choses en grand nombre !
Car vous ne savez pas...." Sa voix devint plus sombre,
Que Sancho vit encore. Il vit !
Celui-là ne meurt pas. Et même il monte en grade.
J'eus tort d'aimer jadis comme un bon camarade
Le gros homme qui me servit !

Eh ! bien non, tu n'eus pas tort d'aimer ton serviteur ! Don Quichotte, pour un moment,

les rôles sont changés. Ça ne peut pas toujours être les mêmes rôles. Puisque la saine philosophie c'est le juste milieu, la modération, il est clair aujourd'hui que tu ne pouvais continuer à te vêtir de nuages ou de fils d'arraignée, toi et Sancho, il est clair que vous ne pouviez, tous les deux vous nourrir de rayon de lune ; il en est ainsi des autres hommes et des partis, ceux qui abusent de leur pouvoir pour imposer leurs idées abrègent leur règne.

Les religions qui, dans leurs lois extérieures, abusent de force, sont assez vite remplacées par d'autres plus modérées. Chez-vous, dans l'Espagne même, tu te rappelles, Torquemada ne pourrait plus, malgré [illegible] son ancienne renommée théologique, ne pourrait plus recommencer ses équipées de feu, de fer et de mort contre des braves comme toi.

Or si Sancho règne encore de par le monde, comme tu l'affirmes, ca ne sera pas long de sa

force, et d'ailleurs son passage n'est toujours que partiel et éphémère ; car celui qui brille au second rang doit fatalement s'éclipser au premier.

Sans doute que Sancho est sans idéal et sans esprit, et c'est ce qui l'empêche d'arriver pour longtemps.

Tu as été bon pour lui, mais il ne t'a jamais bien compris ; tu étais trop toi-même d'un jour à l'autre. Oui, il faut être fidèle à sa mission, travailler à son œuvre, la chose est logique et claire, je te le concède, cependant je crois que l'homme absolu a plus de difficultés à s'imposer aujourd'hui qu'autrefois : l'histoire du passé met dans les cervaux modernes des méfiances et des confiances persistantes qu'on ne connaissait pas dans l'ancien temps.

Il y a aussi la télégraphie, la téléphonie qui éclairent et qui instruisent des intentions humaines. Sans ces dernières inventions, les Allemands qui coupaient les mains des petits enfants, et qui

massacraient, il y a trois mois à peine, des villages entiers de la Belgiques, auraient peut-être pu faire croire au monde que c'étaient eux-mêmes qui avaient subi ces trop cruels traitements. Je te le dis, les temps modernes diffèrent sur bien des points des jours de l'Inquisition, alors que l'on brûlait ceux qui ne pouvaient pas plier leur pensée au niveau du commun. Galilée a passé proche du bûcher. Jean Hus, Etienne Dolet et Jeanne d'Arc ont été bel et bien rôtis vifs ; le premier en 1471, pour avoir soutenu la doctrine de Wicleff, fut condamné par le concile de Constance, comme tu sais ; le second, Etienne Dolet, fut brûlé, pour ses opinions hardies, sur la place Maubert, à Paris, en 1546, et la dernière, Jeanne, fut condamné par l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, et brûlée vive comme sorcière, en 1431, sur la place du Vieux-Marché, à Rouen. Je te le répète, si jamais Sancho Pauna prenait complètement le pouvoir, tu serais condamné toi aussi, car

c'est une coutume bien établie, en dépit de notre sainte Eglise, de combattre ceux qui nous ont combattus.

Qu'importe, dis-moi ce que tu penses de ce ñeffé Sancho.

« On l'a laissé passer, lui qui n'avait pas d'armes !
Tandis que contre moi la peur met ses gendarmes
Qu'elle voudrait qu'on centuplât !
Et partout à présent, le Pança sur le monde
A si soigneusement roulé sa panse ronde
Qu'à présent, partout, tout est plat.

Sancho règne ! Il raconte en farce mon histoire
On l'acclame quand il crache dans l'écritoire
De Cid-Hamed-Ben-Engeli.
Sur ses genoux cagneux la Beauté se dégraphe
Il promulgue sa loi, qui n'a qu'un paragraphe
L'enthousiasme est aboli !

On ne reconnaît plus le drôle. Il a du linge
Les ciseaux ont passé dans sa barbe de singe
Il se lave. On le décrassa.
Il soupe avec des rois chez les femmes superbes
Il fait des mots au lieu de dire des proverbes.
Mais c'est toujours Sancho Pança

"Il amuse les gens assez vils pour permettre
Qu'il trahisse à la fois le grand Manchois son maître,
Et son père, le grand Manchot !
Mais il tremble toujours, pendant qu'il les fait rire,
De me voir sur le seuil paraître pour lui dire :
"Taisez-vous. Vous êtes Sancho !"

"Il sait bien, qu'il l'est ! C'est ce qui l'importune
Car on profite mal d'une bonne fortune
Quand on s'en étonne tout bas.
Il sait bien quelles sont les choses éternelles,
Et qu'on peut s'amuser à démoder les ailes :
Les pattes ne voleront pas !

Grand Don Quichotte, je suis vaincu par toi ; tu as du génie, non seulement du génie, mais tu possèdes des vérités et des axiomes !

"Mais, hélas ! triste et long j'erre sur la colline !
Triste comme une nuit sans bruit de mandoline
Et long comme un jour sans combat !
Je ne peux pas aller interrompre son règne !
Et sans cesse je sens à mon vieux cœur qui saigne,
Que quelque rêve au loin s'abat !

"Je ne pourrais passer qu'en laissant mon armure !
Mais ce serait faiblir, admettre une entamure.
Mon armure est comme mon nom.
Et j'en irais là-bas prendre une autre, peut-être !
Non, car je rougirais de ne plus reconnaître
La forme de mon ombre ! Non.

" Car à sa silhouette on doit rester fidèle !
La mienne me convient si c'est à cause d'elle
Qu'à la sottise je déplus !
Qui me dessinerait un bon harnais de guerre ?
Je n'ai pas confiance au goût de l'antiquaire.
Et Gustave Doré n'est plus !

" Ah ! pour porter là-bas tout l'attirail en fraude
Il me faudrait un page, un complice qui rôde,
Par les rocs, le long des ruisseaux.
Veux-tu faire avec moi, fils, de la contrebande :
Puisque pour la passer mon armure est trop grande,
Nous la passerons par morceaux !

En un pareil combat la ruse est exemplaire !
Il ne laisserait pas, Seigneur, de me déplaire
Que votre Grâce me blâmât
D'oser requérir d'elle une souplesse adroite,
Car tout le monde sait que j'ai l'âme aussi droite
Qu'un fuseau de Guadarrama !

Don Quichotte, le juste, simple et bon, n'est pas à blâmer, en l'occurence, d'essayer de passer son armure et son héroisme en contrebande, puisque sa cause est excellente et que son armure lui appartient, elle fait partie de son rêve et de son existence.

" Ce n'est qu'un rôle obscur qu'ici je vous propose.
Mais, Seigneur, vous aurez à quelque grande cause
Peut-être un service rendu,
Quand, passé par tronçons que nul n'aura vu luire,
On verra tout d'un coup, là-bas, se reconstruire
Un paladin inattendu !

" Si vous faites cela pour la moustache blanche
Du Très Ingénieux Hidalgo de la Manche,
Si vous me consacrez un peu
De cette jeune ardeur que le ciel vous octroie,
Je jure, bachelier, qu'avec bien plus de joie
Vous regarderez le ciel bleu !"

Voici vraiment la plus belle récompense indiquée. Je le répète, Don Quichotte a du génie, puisque pouvoir regarder le ciel avec joie, ne peut se faire que par une âme sans remords, satisfaite de ses bonnes actions. La jeune ardeur consacré au bien porte toujours en soi une récompense. La saine philosophie est une grande œuvre.

Allons ! donne ta main ! A moi tu t'affilies !
Quoi ? Tu ne sais, dis-tu, que chanter des folies
Et cueillir les fleurs du buisson ?
Chante, et cueille des fleurs d'un air de nonchalance !
On peut dans un bouquet passer un fer de lance,
Un signal dans une chanson !

La chanson a des effets puissants ; c'était l'unique arme de Béranger, pour renverser un régime.

La Marseillaise, à elle seule, continue la Révolution.

Ah ! si la Révolution française n'eut eu pour parrains que des chansonniers et leurs chansons elle eut été moins violente et moins cruelle ! La Liberté avait été jusque là si étouffée, l'Egalité si éloignée, la Fraternité si peu amicale, que ces trois beaux mots ne purent se faire admettre au banquet républicain sans grande rudesse. Les réactions sont les échos sonores et souvent répétés des conservatismes outrés et ambitieux.

Louis XIV avait dit : " L'Etat c'est moi ;" La Révolution, cent ans après, a répondu: L'Etat c'est la nation."

L'Inquisition avait brûlé des hommes et des femmes, avec violence et persistance, au nom de Dieu, au nom de la religion, et des bons principes

théologau· principes qui se laissent toujours manœuvrer à la guise des manœuvrants, la déesse Raison fit son apparition en France, en 1793. Monsieur Don Quichotte, tu m'expliqueras, comme me l'expliquait un bon livre, que le tribunal inquisitionnaire n'avait qu'à condamner les indignes de penser, et d'ecrire surtout, comme Jean Hus. Etienne Dolet et Jeanne d'Arc, pour ensuite les abandonner aux tribunaux civils qui les tuaient à petit feu ou à grand feu, et le fer, tu ne me diras pas que les juges de l'Inquisition, puisqu'ils avaient mission de condamner le mal, n'auraient pas pu également condamner des manières aussi joliment brutales de faire disparaitre ceux qu'ils appelaient leurs ennemis.

Ce qui prouvent que les bons principes interprétés par des cerveaux maladroits sont aussi dangereux que les mauvais principes, puisque au moins les mauvais sautent aux yeux, et les bons qui devient de leur voie demeurent longtemps cachés.

" Voici l'heure ! La nuit paillette sa basquine !
Mes armes, qu'un reflet d'étoiles damasquine,
Sont là, d'argent, d'or et d'airain !
A quoi fais-tu passer aujourd'hui la frontière?
Veux-tu le soleret? Veux-tu la cubitière ?
Ou bien veux-tu le gorgerin?"

Il ouvrait ses longs bras à l'immense envergure !
J'hésitais.... Mais je vis sur la Triste figure !
Une telle déception
Que : " Perle de l'honneur ! Miroir de la Bravoure !
M'écriai-je, en prenant un air d'Estramadoure,
A votre disposition ! "

" Choisis donc !... " Un rayon toucha comme un doigt pâle
Le plateau de balance—ou la vieille cymbale—
Ou l'espèce d'astre échancré,
La chose qui luisait sur le crâne fantasque,
L'objet plat comme un plat, martelé comme un casque,
Fourbi comme un vase sacré !

Et je dis : " Par le cor de Roland ! par la griffe
De Pantafilando ! par le bonnet d'Alquife
Et par l'âme de Galaor !
Je choisis—car la seule illusion m'enivre,
Et l'objet qui de tous était le plus en cuivre
Pour moi sera le plus en or !

Je choisis, Chevalier, ce qui, de ton armure,
A soulevé le plus de rire et de murmure !
C'est ton armet. Donne-le-moi !
Puisque tu l'as couvert d'un ridicule immense,
Il convient que ce soit par lui que je commence !
Je n'ai pas peur. Et j'ai la foi.

La foi veut dire fidélité, mot plein de sens et de grandeur, mais dont on vient à bout d'altérer la signification, en torturant les effets et les causes de sa grandeur et de sa vérité.

" Je jure que ceci n'est pas un plat à barbe !
Donne !" Et le long des rocs tout fleuris de joubarbe
    Dont parfois j'arrachais un brin,
Le soir même, furtif, et de ma veste brune
L'empêchant d'accrocher quelque rayon de lune,
    J'emportais l'armet de Mambrin !

Et depuis lors, dans l'ombre où passe un vent Morisque,
Intéressé par l'œuvre, égayé par le risque,
    Je suis toujours sur le sentier ;
Je cueille des bouquets, je marche, et je m'arrête,
Et je chante... Et je dis que je suis un poëte :
    Mais je suis un contrebandier.

Ah ! oui, ils sont nombreux les contrebandiers, mais bien peu réussissent comme Rostand à rendre à destination leurs colis d'idéal. Don Quichotte lui-même ne passe pas partout. Quand ce ne sont pas les Pyrénées en France, ce sont les épines difficultés, ce sont les bonnes apathies, ce sont les collines dénudées des sables pauvres,

ce sont les précipices du dragon " critique ", ce sont les rochers de la " mort dans l'âme." les marais de la pieuvre "dégout," et, enfin, les cimetières de "l'Anglification" et les Laurentides des " froidures " polaires.

Mais qu'importe, après tout, l'avenir est encore à l'encre et à la plume de fer qui reluit, en accrochant une lueur d'astre, comme l'Armet des Dont Quichotte évocateurs des ailes de moulins à vent, lesquels ne se lassaient pas de griffonner leur énigme au bords des horizons dont la ligne d'azur s'étend aussi loin que l'espérance humaine.

⚜

****

BOSQUET RUSTIQUE

Les sapins sont rugueux ici comme des limes, à quelque distance ils sont aussi pointus que des tiers-points, et, quand la lune luit à travers leurs branches endeuillées, on dirait qu'il y pleut des étoiles. Une source à leur pied les mire en ses reflets veloutés comme la nuit berceuse de rêves et d'évocations.

Le sentier passe et fuit dans la mousse ; il a du silence dans ses plis ; une fraîcheur balzamique enivre le paysage et monte lentement vers ce qui dort et vers ce qui luit.

Un bruit charmant et plaintif appelle au loin comme en un songe ému, un tendre bêlement, c'est le petit agneau qui parle à sa mère.

Une autre voix, ô la voix caressante, la voix qui dit : Te souviens-tu ? la voix qui dit : c'est moi, c'est bien moi, mais je suis plus lointaine que celle du petit agneau. je suis la voix de ton

passé, la voix de ta jeunesse. Ton père, ton bon père vivait alors. Il n'est plus ; tu le remplaces dans la vie, souviens-toi aussi que tu le remplaceras, à ton tour, dans la mort.

Petit bosquet rustique, ne me parle plus, tu me ferais pleurer ; voix chère du passé, aimable solitude, tendres témoins de ma jeunesse, vous êtes les mêmes, je vous reconnais et je vous salue au nom de celui qui n'est plus, et pour lui et comme lui, je vous aime...

Les " bois-pourris " sifflent dans l'ombre, ils sont seuls à briser la monotonie du silence plein de charme et de prière.

Adieu bosquet rustique, Adieu sapins ! Si je vous contemplais plus longtemps, je saisirais le langage de vos feuillages et vous me rendriez ennemi du monde pour devenir votre amoureux. Il serait inhumain d'errer toujours sous votre ombrage. Adieu !

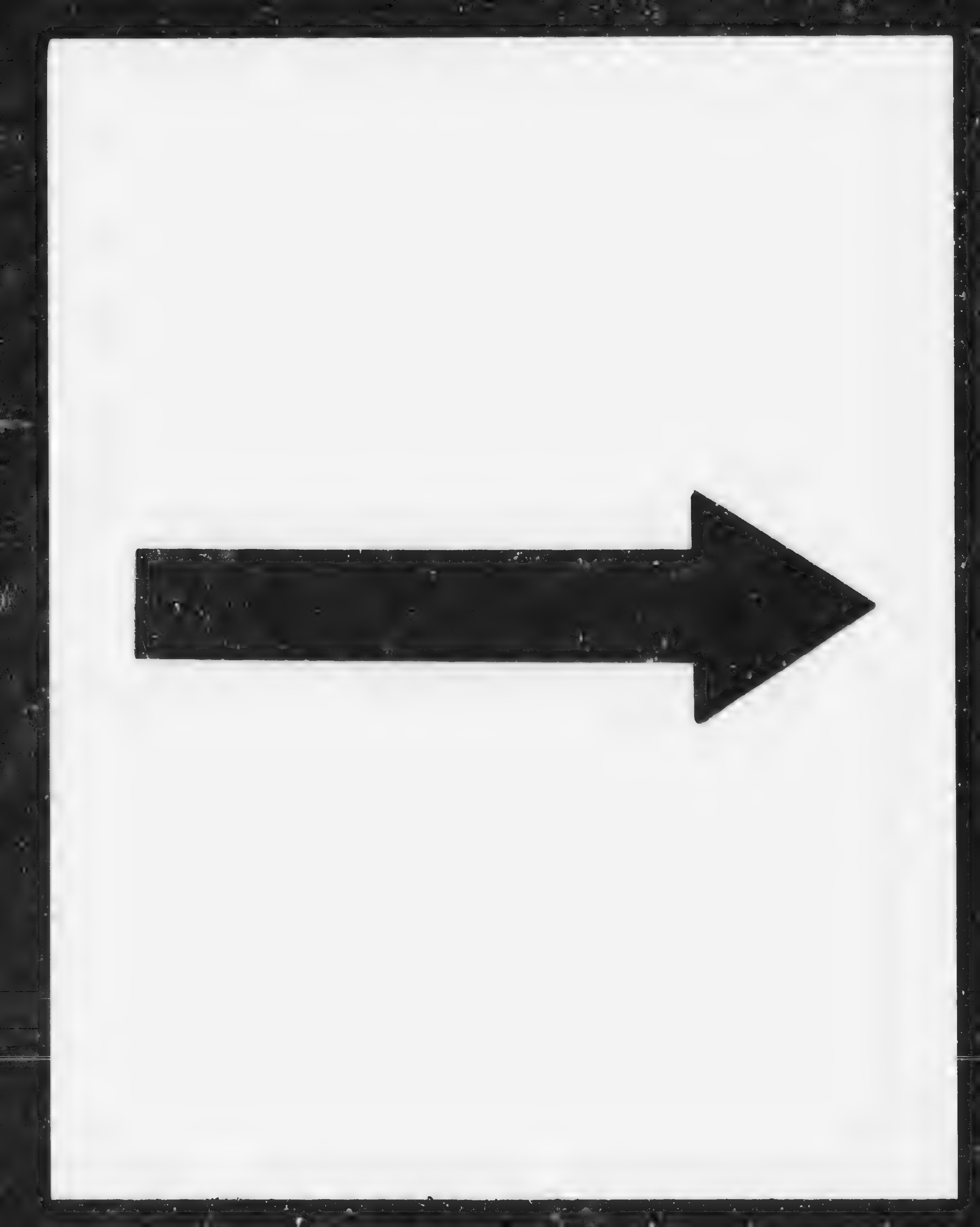
✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽

PETIT POÈME EN PROSE

✽

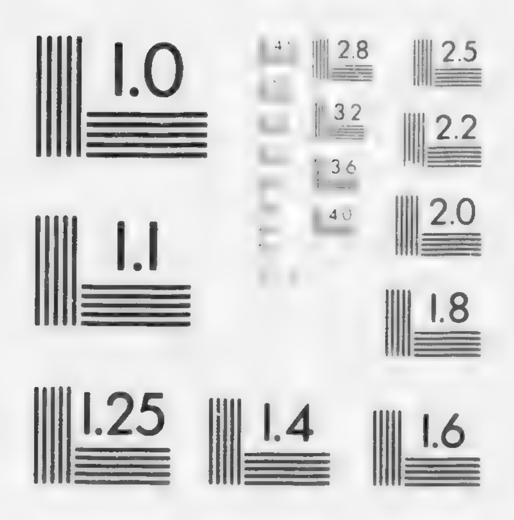
C'est ici l'aurée du bois où se confondent les senteurs des moissons jaunes et le baume sincère des cèdres et des sapins verts, où les oiseaux sont nombreux et plus gais qu'aux contrées obscurement touffues et plus lointaines, pour cela même que l'on y peut contempler les deux vies, celle des champs cultivés et celle de la solitude boisée.

Voilà la herse, la vieille herse ennemie persistante des sols revèches et des herbes mauvaises, la vieille herse oubliée là, sous l'ombrage courageux du gros orme. C'est elle qui extirpe avec ses dents de fer les racines nuisibles, applanit et ameublit les difficultés des pièces labourées, et, sans souci de tant de menaces, la gent ailée se pose et repose sur les mancherons racornis et sur les dents déjà rouillées de cette déchireuse des chiendents.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





Plus loin, vers les toits noirs, au bout des pignons blancs, parmi les taches poreuses des peupliers, ce sont les vols saccadés et contournés des pigeons qui s'en vont ravager, et d'une manière un peu permise et délicate, des pièces de sarazin qui mûriront, tardives mais fécondes, à la mi-septembre.

Allez, joyeux voliers, frères des colombes de l'Arche, mêlez votre gaieté à l'harmonie du paysage de cette campagne douce et fleurie, mais chassez de vos cerveaux d'oiseaux la chimère des lointaines recherches, vers les portes des aurores, où brûle l'encens bleue de l'orient vermeil et plein d'espoir, de l'orient des mages cherché par le pigeon courageux dont parle le simple et bon Jean de La Fontaine.

Voici l'aurée du bois plein de charme mystique et reposant.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

NE SOYONS PAS MÉCHANTS

✠

Ne soyons pas méchants, rien de nouveau dans ces mots, mais toute une philosophie, toute une politique y est contenue, et ce n'est pas la politique allemande, bien sûr. Je sais qu'une méchanceté retourne tôt ou tard contre son auteur, que la punition est lente parfois, et ceux-là, qui ont souffert, souvent aussi, ont le temps de mourir avant de voir les effets d'une justice tardive.

L'Espagne a été bien méchante contre les Maures et contre les pays conquis par Christophe Colomb ; elle a bien volé, bien massacré et beaucoup pillé, en vue de racheter le tombeau du Sauveur ? Prétexte, elle ne l'a jamais racheté. Nous pourrions remarquer en passant que les méchancetés faites au nom de Dieu sont pires que les autres et, qu'elles sont mieux punies.

Ne soyons pas méchants.

Ne dites pas : " Dieu le veut," quand vous attaquez quelqu'un ; votre ennemi pourra le dire comme vous, peut-être avec plus de raison.

Ne laissez pas brûler, en votre nom, ne brûlez pas vous mêmes sur des bûchers, n'assistez pas ceux qui détruisent pour aider à détruire vous aussi pour la gloire de Dieu, la gloire de Dieu peut bien se passer de vous et du bûcher !

Le mal revient. Les liquides enflammés des Allemands brûlent les mains des Allemands comme l'Inquisition contre tous et contre les Maures est devenue plus tard l'Inquisition contre beaucoup de ses propagateurs.

Ne soyons pas méchants !

Soyons sincères ! La foi est contenue dans la bonté. Ce n'est pas le nombre, le grand nombre de chrétiens qui est un bien, c'est la bonté, la qualité qui importe ; un petit nombre de chrétiens vraiment chrétiens, vraiment bons chrétiens l'emportera toujours, par le bon exemple,

sur des pays entiers de chrétiens et autres médiocres.

Comme chrétiens ne crions pas si haut que nous sommes persécutés !

Jésus-Christ a été condamné à mourir sur la croix par le clergé de son temps, il a souffert lui, personne ne veut souffrir aujourd'hui.

Ne soyons pas traître à Jésus-Christ.

Soyons sincères, ne soyons pas méchants !



✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

LE CHANT DES HUTTES

PETITS POEMES EN PROSE

> Ça fait songer à ceux qu'ont faim.
> Quand à not'clocher midi sonne.
> C'est qu'c'est si bon d'avoir du pain
> Et de ne l'devoir à personne !
>
> HUGUES LAPAIRE



Les huttes ont de longues méditations le long des jours et des soirs, des méditations qui s'envolent au vent qui passe, pour se bercer sur les branches mouvantes et murmurantes comme le monde, mais bien plus douces.

La vraie vie, c'est le silence mêlé aux seuls bruits endormeurs des ailes et des voix champêtres.

Si j'étais maître des destinées et du choix de mes biens, ce serait au palais d'écorce que je confierais mon repos. L'écorce du bouleau, aux senteurs non pareilles, formerait les quatre murs

blanchis de ma plus belle chambre, celle des pruches formerait ma toiture, et l'écorce du chêne servirait à puiser l'eau fraîche et pure d'une source abondante, venue, toute claire, des vaines mystérieuses d'un rocher canadien.

Rien n'est bien que le bien ! rien n'est beau que le vrai ! Et la nature des bosquets solitaires, et des routes amies du rêve détient des bonheurs trop ignorés, et des vérités qui remplissent les heures.

L'écorce neuve des sapins verts donne à l'onde pure une pureté plus grande ; l'arôme aussi des branches d'épinettes qui dormiront un demi-jour au fond de ton breuvage sera sain au goût, et complètera ta meilleure tisane.

Les huttes du castor ont des charmes exquis dans la décoration des paysages lointains et fiers, où des chicots de pins tués par le tonnerre élèvent, vers les nues et contre l'horizon, la menace de leurs bras perclus. Cependant tout est beau

pour protéger la paix des lacs bleus et berceurs.

Que les étés sont clairs dedans notre pays ! Comme les aubes des matins versent l'espoir propice sur le front qui les salue !

La hutte, pleine de rêve et de clarté, garde les secrets d'un rare bonheur, puisque le bonheur ne peut caresser que celui qui le comprend. Le bonheur, c'est l'onde de la source ; cette onde pure prend la forme de l'écorce qui la reçoit. L'âme qui sait voir et comprendre la vie et la nature est déjà heureuse !

***

La dernière hutte du lac bleu repose à cent pas de la grève. Lorsque j'y suis passé, c'était le jour, en plein midi.

Un petit garçon de huit ans chantait, en scandant et martelant ses mots :

Les "bois-pourris"
Sont dans les bois.
Le mois d'Avril
Entend leur voix.
On les écoute
Au fond du soir,
Au bord d'la route,
Quand il fait noir.

Les bois-pourris sont des oiseaux nocturnes qui disent, assez franc, le soir, entre 9 heures et minuit, en sifflant, "bois-pourris"; les naturalistes l'appellent engoulevent ou Wippoorwill, mais je les ai entendus cent fois, de mes propres oreilles, et ces oiseaux criaient toujours, en français, "bois-pourris".

* *

****

LA PAIX DES HERONS

*

La fuite des hérons n'est qu'une fantaisie vers un autre silence.

Ici le sable jaune est pailleté d'or ; là-bas, les mousses du sentier miroitent en plein midi. La grève serait large, mais les bosquets sauvages l'étraignent dans un aspect d'énergie.

Notre canot coule à l'ombre et pourtant se dédouble dans le miroitement des surfaces nouvelles. Le paysage abonde en spectacles variés : ici la côte abrupte dresse sa muraille hautaine, mais bientôt s'abaisse jusqu'à la savane. La rivière s'élargit brusquement, la berge est changée : tout est plat maintenant. Comment ! du sable aussi, du sable encore ! L'alluvion a jeté çà et là des grèves artificielles. Les hérons s'y reposent ; ils sont chez eux. Voici des nids.

Regardez ! Trois, quatre, quatre au moins. Les grands arbres se font rares, mais ceux qui restent abritent la maison de ces grands oiseaux.

Voici des hérons de nuit, des quacs, portant sur l'occiput deux longues plumes blanches.

Le cou, d'un gris classique, couleur de cendre, portant sur la poitrine le lustre d'une étole vert sombre, le héron sommeille.

Ne troublons pas la solitude de cette communauté ! File, petit canot, file près des joncs aimés des libellules, jusqu'à l'heure du repos du soir, jusqu'à l'heure du repos sous la hutte; alors, petit canot, tu dormiras dans la souille et dans le foin.

Une corne lunaire brillera sur le tableau nocturne, et l'étoile d'or du pôle sourira sur les bois, sur les ondes moirées qui fuient vers des grèves sans nombre, et sur le rêve ému du voyageur, comme sur la paix des hérons qui couperont de quart-d'heure en quart-d'heure le cher silence d'un quac sonore et régulier.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

CELLE QUI RACONTAIT

✠

Près du bois, loin par là, mon père avait construit une petite maison pour loger grand'mère, pour loger sa femme et ses petits enfants, alors presqu'une douzaine en tout. Nous y vivions aussi contents que pauvres et, quand venaient les soirs d'automne qu'éveillait le bruit des charrettes sur les "galops," où lorsque le toit craquait dans la poudrerie et la chanson rustique des vents d'hiver, grand'mère nous racontait les histoires du temps passé !

Bien entendu, nous n'avions ce privilège qu'après force promesses d'être sages, bien sages.

Je n'oublierai jamais les contes de la messe de minuit, qui commençait ainsi, généralement : "Quand je voudrai me reposer vous ne recommencerez plus votre charivari, ni le tintamarre ?

Tu ne joueras plus dans la cendre avec des bouts de bois, mon petit José, c'est trop dangereux pour le feu au logis. Et tu ne battras plus le chien ni la chatte. C'est clair, vous devriez comprendre mieux que ça. Il me semble qu'à votre âge, à six ans, à huit ans !

A cet âge là, moi je gardais la maison toute seule, avec les plus petits."

La marmite ronflait sur un bon feu pétillant.

On entendait pour un moment, des gouttes d'eau d'une tasse percée qui coulaient dans la jarre.

Puis on entendait marmoner : "Dans la cendre je ne jouerai plus" — "Moi j'ai battu le chien parce qu'il ne voulait pas faire le cheval."

Et grand'mère : vous irez vous coucher ensuite que je file un écheveau de laine ?

Puis elle nous racontait le plus beau, et encore un autre qui était le plus beau d'entre les beaux contes du pays, et venait enfin le dernier.... je

plus beau de tous. Car elle savait bien conter, la grand'mère la bonne diseuse.

Tout est neuf pour une imagination neuve.

Et la grand'mère connaissait aussi bien son sujet que ses auditeurs.

**

A l'honorable

Antonin Galipeault

Président de l'Assemblée Législative

de Québec,

en souvenir de nos jours d'Antan passés au

Collège-Joliette

je dédie ce livre.

L. J. D.